



Anita, la carabine à la main, prenait part au combat. (Page 838.)

lets, qu'il passa à sa ceinture, et commença à espadonner en homme à qui le maniement de l'épée est chose familière.

Pendant dix minutes, à lui seul le jeune homme soutint l'effort de toute la foule.

Alors on vit paraître Comminges poussant Broussel devant lui.

— Rompons le carrosse! criait le peuple.

— Au secours! criait la vieille.

— Au meurtre! criait Friquet en continuant de faire pleuvoir sur les gardes tout ce qui se trouvait sous sa main.

— Au nom du roi! criait Comminges.

— Le premier qui avance est mort! cria Raoul qui, se voyant pressé, fit sentir la pointe de son épée à une espèce de géant qui était prêt à l'écraser, et qui, se sentant blessé, recula en hurlant.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

XXV

LA COURSE.

Le général avait décidé que je sortirais avec trois bâtiments armés pour attaquer les bannières impériales croisant sur la côte du Brésil. Je me préparai à cette rude mission, en réunissant tous les éléments nécessaires à mon ar-

mement. — Mes trois bâtiments étaient *le Rio-Pardo*, commandé par moi, — *la Cassapara*, commandée par Griggs, — toutes deux goëlettes, — et *le Seival*, commandé par l'Italien Lorenzo. L'embouchure de la lagune était bloquée par les bâtiments de guerre impériaux; mais nous sortîmes de nuit et sans être inquiétés. — Anita, désormais la compagne de toute ma vie, et par conséquent de tous mes dangers, avait absolument voulu s'embarquer avec moi.

Arrivés à la hauteur de Santos, nous rencontrâmes une corvette impériale, qui nous donna inutilement la chasse pendant deux jours. — Dans le second jour, nous nous approchâmes de l'île *do Abrigo*, où nous primes deux sumasques chargées de riz. — Nous poursuivîmes la croisière et fîmes quelques autres prises. Huit jours après notre départ, je mis le cap sur la lagune.

Je ne sais pourquoi, j'avais un sinistre pressentiment de ce qui s'y passait, — attendu qu'avant notre départ, déjà un certain mécontentement se manifestait contre nous. J'étais prévenu, en outre, de l'approche d'un corps considérable de troupes, commandé par le général Andréa, à qui la pacification *del Para* avait donné une grande réputation.

A la hauteur de l'île Sainte-Catherine, et comme nous revenions, nous rencontrâmes une patache de guerre brésilienne. Nous étions avec *le Rio-Pardo* et *le Seival*. — Depuis plusieurs jours, *la Cassapara*, pendant une nuit obscure, s'était séparée de nous. Nous la découvrîmes à notre proue, et il n'y avait pas moyen de l'éviter. — Nous marchâmes donc sur elle et l'attaquâmes résolûment. — Nous commençâmes le feu et l'ennemi répondit; mais le combat eut un médiocre résultat à cause de la grosse mer. — Son issue fut la perte de quelques-unes de nos prises, — leurs commandants, effrayés par la supériorité de l'ennemi, ayant amené leurs pavillons.

D'autres donnèrent à la côte voisine.

Une seule de nos prises fut sauvée; elle était commandée par Ignazio Bilbao, notre brave

Biscayen qui aborda avec elle dans le port d'Imbituba, alors en notre pouvoir. *Le Seival*, ayant eu son canon démonté et faisant eau, prit la même route: je fus donc obligé de faire comme eux à mon tour, trop faible que j'étais pour tenir seul la mer.

Nous entrâmes dans Imbituba, poussés par le vent du nord-est; avec un pareil vent, il nous était impossible de rentrer dans la lagune, et certainement, les bâtiments impériaux stationnés à Sainte-Catherine, informés par *l'Andurinka*, bâtiment de guerre auquel nous avions eu affaire, allaient venir nous attaquer: il fallut donc nous préparer à combattre. Le canon démonté du *Seival* fut hissé sur un promontoire qui formait la baie du côté du levant; et sur ce promontoire, nous construisîmes une batterie gabionnée.

En effet, à peine le jour du lendemain se leva-t-il, que nous aperçûmes trois bâtiments se dirigeant sur nous. *Le Rio-Pardo* fut embossé au fond de la baie, et commença un combat fort inégal, les impériaux étant incomparablement plus forts que nous.

J'avais voulu descendre Anita à terre, mais elle s'y était refusée, et comme au fond du cœur j'admirais son courage et en étais fier, je ne fis rien dans cette circonstance, comme dans les autres, les premières prières repoussées, pour forcer sa volonté.

L'ennemi, favorisé dans sa manœuvre par le vent qui croissait, se maintenait à la voile, courant de petites bordées, et nous canonnant avec fureur. Il pouvait de cette façon ouvrir à sa volonté tous les angles de diversion de son feu et le dirigeait tout entier sur notre goëlette. Cependant, nous combattions de notre côté avec la plus obstinée résolution; et, comme nous attaquions de si près que l'on pouvait se servir des carabines, le feu, de part et d'autre, était des plus meurtriers; en raison de notre faiblesse numérique, les pertes étaient plus grandes chez nous que chez les impériaux, et déjà notre pont était couvert de cadavres et de mutilés; mais, bien que le flanc de notre bâtiment